Vers l'écriture de soi

Autor(en): **Weibel, Luc**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **- (2002)**

Heft 1

PDF erstellt am: **31.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-870287

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

VERS L'ÉCRITURE DE SOI

Au printemps 1983, j'avais été chargé par *l'Hebdo* de rencontrer Alice Rivaz. C'était au moment de la parution de *Traces de vie*. Les rédacteurs de l'hebdomadaire trouvaient que le temps était venu de faire une place aux écrivains romands dans le paysage culturel suisse, et plus particulièrement à ces écrivains encore moins connus qu'étaient les écrivains genevois. Nous avions porté sur notre liste Jean Vuilleumier, Jean-Claude Fontanet (qui venait de publier *Printemps de beauté*)... et Alice Rivaz, qui offrait l'avantage d'être en réalité Vaudoise.

Pour moi, qui ignorais à peu près tout de ces écrivains, je les voyais comme des êtres à part, complètement détachés des contingences. J'avais été très surpris d'apprendre qu'Alice Rivaz était la fille de Paul Golay, leader socialiste, qu'elle avait été membre de la Jeunesse socialiste et qu'en 1918 elle criait « À bas l'armée ». Elle avait du reste tenu à me prêter *Terre de justice*, recueil d'articles de son père, qu'elle avait contribué à faire publier.

L'engagement social est loin d'être absent de son œuvre. Dans *Comptez vos jours* (1966), elle évoque ses origines. « Dans mes veines coule un sang mélangé de paysans et de vignerons, d'horlogers, d'évangélistes et de maîtres d'école. [...] Nombreuses dans mon ascendance féminine celles qui furent ménagères, fileuses, horlogères, vigneronnes. Leurs descendantes pénètrent aujourd'hui dans des demeures nouvelles [...] Leurs mains nouvelles autrefois ménagères, nettoyeuses et panseuses, tapent maintenant sur des machines à écrire. » Elle a voulu évoquer dans ses romans le monde des employés, ironisant sur ses confrères qui ont l'habitude de doter leurs personnages de rentes confortables.

Pendant les années de guerre, elle réalise pour le journal *Servir* des reportages sur le travail à domicile, qui viennent d'être

republiés par *Écriture* (57 / 2001). L'une de ces enquêtes lui suggère une nouvelle, « La machine à tricoter », qui a paru dans *De mémoire et d'oubli* (1973). On y trouve des pages saisissantes sur la misère à Genève. L'auteur longe « des immeubles à hautes façades écaillées collés les uns à la suite des autres de chaque côté de rues étroites et sans soleil ; ou dressant de sinistres murs noircis tout au fond d'une cour ou d'une impasse. Et chaque fois, dès la porte franchie, le même escalier empuanté se laissait deviner et surtout humer dans la pénombre. » Elle y perçoit « une odeur presque palpable, celle de la vraie pauvreté, qui me prenait aux narines... » Dans un autre quartier, un peu moins sinistre, elle rencontre une ancienne élève de Hodler, qui possède une « machine à tricoter ». L'histoire pitoyable liée à cet engin lui suggère l'idée d'une nouvelle. Et c'est ici que le récit bascule, car Alice Rivaz y introduit une réflexion sur l'activité de l'écrivain. Ses enquêtes ont pour but d'attirer l'attention sur des conditions de travail révoltantes qui sont celles des ouvrières à domicile. Est-il légitime d'en profiter pour nourrir son imagination littéraire ? « Sur le moment je n'éprouvais aucune honte, aucun scrupule à penser à ce projet. Certes, je ressentais toujours la même compassion, la même révolte, mais, dans le même temps, une sorte de plaisir vif me soulevait à la perspective de traiter un si beau sujet. Ainsi sont ceux qui se mêlent d'écrire. "Des chacals", comme l'a un jour affirmé Romain Gary. »

Le terme est plutôt violent, et traduit bien l'inquiétude morale de l'écrivain. Pourtant Alice Rivaz n'hésite pas à l'assumer. « Qu'est-ce qu'un chacal ? Un animal qui se nourrit de ce que les seigneurs de la jungle abandonnent sur le terrain de leurs chasses et de leurs ripailles. Ce sont ces reliefs, ce rien qu'il avale à son tour, fait passer dans son sang [...] Celui qui écrit ramasse lui aussi ce que les autres sèment, perdent, abandonnent en chemin. »

Cette référence étonnante à l'activité de manger, on la retrouve dans un autre contexte, celui de *Traces de vie*. Dans des notations datant de 1959, Alice Rivaz nous dit qu'elle ne se sent plus en mesure d'écrire des romans. Elle songe à « une sorte d'autobiographie », ou à la rigueur un « roman masque ». Se retournant vers son propre passé, elle éprouve le besoin de sauver de l'oubli tout ce qu'elle a vécu. Et quelle image lui inspire ce projet ? Il s'agit de « moudre ce grain, pétrir cette pâte, cuire ce pain, et plus encore, donner ce pain à manger aux autres ». Elle ajoute : « Suprême joie humaine : faire manger les autres. Les voir, les sa-

voir manger ce qu'on a préparé de ses mains.» S'inscrivant dans la longue lignée des femmes dont elle fait l'histoire, Alice Rivaz trouve une métaphore surprenante pour définir son activité.

Une activité qu'il lui arrive de remettre en question. Ainsi en avril 1972, elle s'interroge sur ce qu'elle a fait. Elle a ressenti comme une sorte de nécessité de décrire dans ses livres « ceux qui ne parlent pas », en particulier le milieu social de ses parents et de son travail salarié. Mais n'aurait-elle pas dû plutôt « choisir des pistes plus intimes [la] conduisant vers les zones innommées, les franges, les intervalles secrets de la vie intérieure, avec l'espoir d'atteindre les nappes souterraines où plongent les racines de l'être »?

L'itinéraire d'Alice Rivaz l'a donc conduite du roman de ses débuts à une exploration plus personnelle. Ce qu'il y a de passionnant dans *Traces de vie*, c'est qu'on pénètre dans l'atelier de l'écrivain, et que l'auteur nous y fait voir avec une clarté admirable quels sont les enjeux de sa démarche : « Le moment ne serait-il pas venu de procéder à d'autres forages pour atteindre les nappes de silence et de lumière où je sais que repose l'indicible, cette joie qui ne veut pas être nommée, mais pressentie, attendue, espérée... »

Luc WEIBEL